



UNE SI LONGUE LETTRE de Mariama Ba

I/ L'AUTEUR

Mariama Bâ est née le 29 Avril 1929 à Rufisque. A la mort de sa mère, alors qu'elle est encore toute petite, ce sont ses grands-parents maternels et surtout sa grand-mère qui vont se charger de son éducation. Elle sortit première de sa promotion lors du Concours d'admission à l'Ecole Normale d'institutrices de Rufisque à la rentrée scolaire 1943-44. Mariama Bâ qui n'avait jamais quitté le cocon familial jusque-là, se retrouva donc interne dans la vieille ville de Rufisque où elle allait passer quatre ans au terme desquels elle obtint son diplôme d'institutrice en 1947. Après douze ans durant lesquelles elle exerce sa profession, elle demande sa mutation au sein de l'Inspection régionale de l'enseignement, sa santé étant devenue fragile. Elève brillante, elle eut tôt fait de dévoiler les mystères du monde colonial, ses conventions, valeurs et manières de voir. Toutefois, le savoir acquis à l'Ecole Normale ne signifiait pas un changement d'allégeance chez la jeune femme pour qui les valeurs familiales, la religion, les traditions ancestrales et la culture restaient des éléments essentiels de l'existence. Peu après sa sortie de Rufisque, Mariama Bâ rencontra son premier mari Bassirou Ndiaye. Le second mariage de Mariama Bâ avec Ablaye Ndiaye ne dura guère plus longtemps et ce n'est qu'à sa troisième tentative qu'elle réussit à établir des liens plus durables avec Obèye Diop, député et militant socialiste. L'action militante de Mariama Bâ au sein des organisations féminines locales prit son essor à la fin des années 1960. Le ronron de sa vie d'institutrice, d'épouse et de mère, ses neuf enfants qui avaient grandi et le temps qui se libérait, l'incitèrent à étendre sa lutte pour la promotion des droits des femmes à une participation directe aux organisations féminines encourageant l'entraide et les actions communes. Dès sa publication en 1979, son premier roman connaît un réel succès et est retenu pour la remise du Prix Noma lors de la Foire du livre de Francfort en 1980. Elle meurt peu de temps plus tard d'un cancer le 18 Aout 1981 avant la sortie de son deuxième roman Chant écarlate

II /L'ŒUVRE

Dans un contexte où l'écriture masculine prévalait, il y avait une volonté de la part de L'auteur de prendre en charge la cause des femmes et de faire valoir l'écriture féminine. C'est un roman écrit par une femme qui réagit par rapport aux conditions de ses sœurs victimes des traditions et de la domination des hommes. Avec *Une si longue lettre*, Mariama Bâ est l'une des premières africaines à dénoncer les injustices faites aux femmes dans la société.

Une si longue lettre est un roman épistolaire où la narratrice **Ramatoulaye**, face à son impuissance devant le destin car ayant perdu son mari, adresse une longue lettre à sa meilleure amie **Aïssatou**. Dans cette correspondance, elle évoque leurs souvenirs communs, leurs destins croisés, leurs déceptions.

Mariama Bâ, par le biais de la « lettre », fait un procès de la polygamie, dénonce l'ingratitude des hommes et certaines pratiques dans la société.

C'est un roman de mœurs, qui fait la peinture de la société sénégalaise. A travers cette correspondance entre deux amies, les problèmes de la femme africaine sont étalés de même que les maux dont souffre la société (gaspillage dans les cérémonies, dégradation des mœurs, mauvais comportements, problèmes d'éducation, mariage forcé, absence de droit des femmes etc.).

En tant qu'éducatrice et en tant que mère, elle emprunte la bouche de **Ramatoulaye** pour prendre en charge certains problèmes délicats de l'éducation, de l'émancipation de la femme et de la condition des femmes.

Une si longue lettre n'est pas un roman autobiographique comme nous pouvons le penser, mais une grande partie de l'expérience de l'auteur a été transposée dans cette œuvre.

Mawdo Ba, médecin, déjà marié avec Aïssatou, épouse sa cousine Nabou. Tante Nabou sa mère a toujours rejeté le mariage de son fils, un prince, avec Aïssatou, une bijoutière. Elle oblige son fils à épouser la petite Nabou qui est une fille de « sang noble ». Aïssatou divorce et abandonne un époux qui se marie par devoir pour faire plaisir à sa mère. Nommée à l'ambassade du Sénégal aux USA, elle gagne sa vie.

Trois ans plus tard, Modou Fall, conseiller technique au ministère de la Fonction Publique, épouse la jeune Binetou, l'amie de sa fille

Douze enfants en trente années de mariage ont enlaidi Ramatoulaye, une institutrice âgée de cinquante ans et demeurant à Grand dakar. Or, Modou Fall désire un bain de jouvence que seule une belle et jeune fille peut lui procurer Ramatoulaye reçoit la nouvelle avec stoïcisme. Elle la conçoit comme une fatalité et se prépare à « partager » son mari. Ramatoulaye réagit comme une femme traditionnelle qui est encore enchaînée à l'éducation reçue de sa grand-mère.

Quarante jours après le décès de son mari, Ramatoulaye reçoit la visite de Tamsir, le frère de Modou, venu demander sa main.

Tamsir, à l'instar de tous les hommes du roman, considère la femme comme un « mets » qu'on savoure et qu'on se passe entre amis. Soutenue par la religion et la tradition qui autorise le lévirat et la soumission de la femme, Tamsir vient en conquérant Ramatoulaye blessée dans son amour – propre humilie Tamsir et l'imam, les représentants des forces qui assujettissent la femme. Elle refuse la demande en mariage. Ce refus est le début d'un changement chez Ramatoulaye. Le mépris et l'arrogance de Tamsir sont les éléments catalyseurs qui provoquent chez Ramatoulaye un sursaut de dignité. Comme une bête traquée par des chasseurs impitoyables, elle se défend avec violence afin de survivre : elle s'émancipe

Ramatoulaye reçoit la visite de Daouda Dieng, un prétendant de longue date

Daouda Dieng fut le premier homme qui tomba amoureux de Ramatoulaye. Pourtant Modou Fall fut choisi. Toujours épris, Dieng revient à la charge après la mort de Modou Fall. Ramatoulaye refuse et préfère l'amitié de Daouda à son amour. Ramatoulaye n'est pas insensible à l'amour. Si son corps réclame la tendresse, son esprit raisonne et refuse la polygamie. Elle ne veut pas briser le bonheur d'Aminata, la femme de Daouda, comme Binetou a brisé la sienne.

Seule avec ses enfants, Ramatoulaye survit. Plus de mari pour s'occuper de ses enfants devenus les victimes du progrès moderne : ses filles (Arame, Yacine, Dieynaba) fument, Aïssatou est enceinte des œuvres du jeune Ibrahima Sall. Aïssatou lui offre une voiture pour ses sorties. Aïssatou lui procure la possibilité de se confier car « la confiance noie la douleur ». La sollicitude d'Aïssatou envers Ramatoulaye est un motif récurrent dans ce roman. Cette option valorise la beauté de l'amitié et autorise la narratrice à espérer que le bien l'emportera toujours sur le mal. Le récit qui prend fin en principe avec la fin de la réclusion se prolonge avec celui de sa vie quotidienne de veuve et de ses Problèmes et notamment le problème de l'éducation des enfants.

M Sene Ahmada